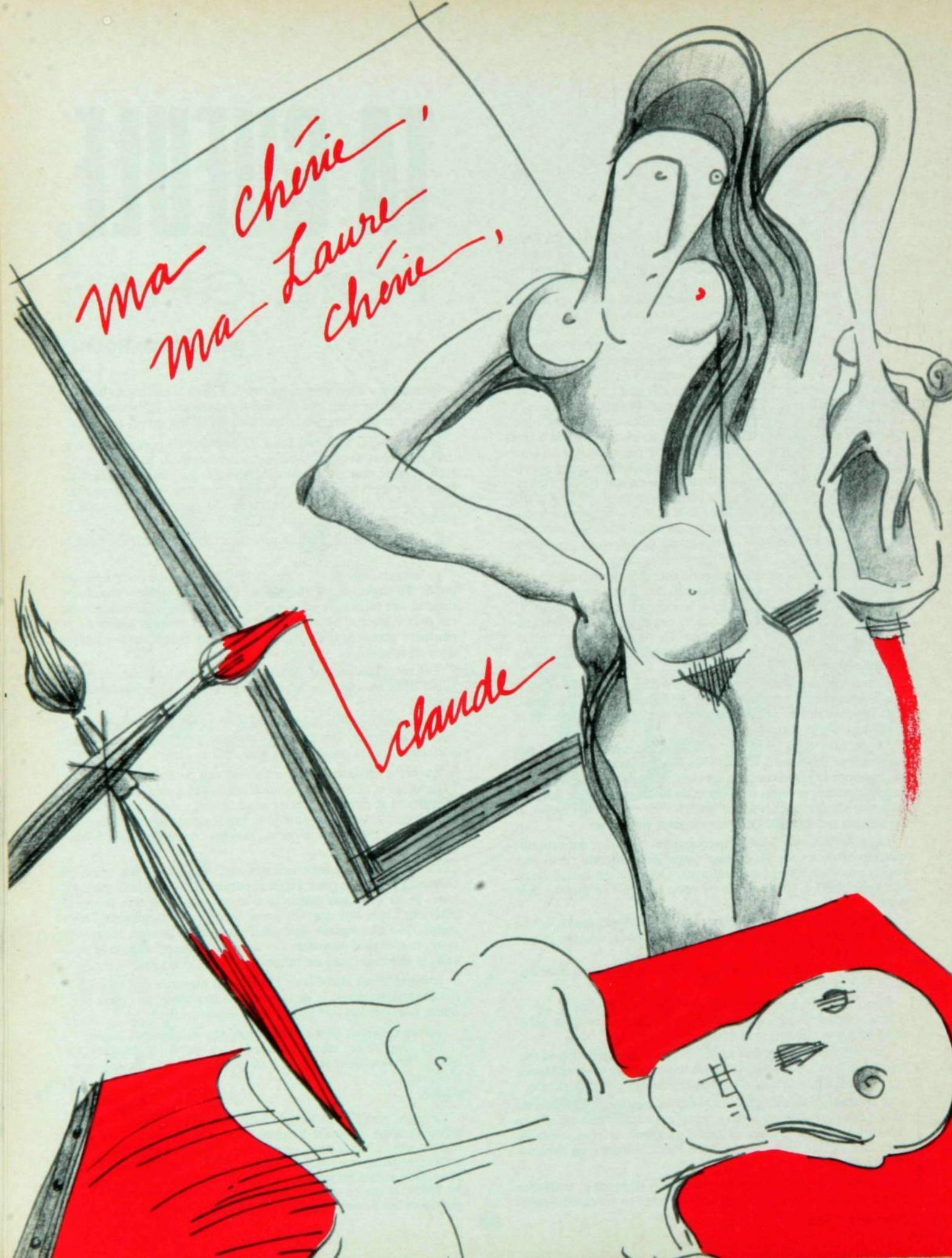


ma chérie,
ma Laure
chérie,

claude



NE T'INQUIÈTE PAS, CHÉRIE

par Christine Brouillet

Ma chérie, ma Laure chérie, J'ai eu bien raison de ne pas te mêler à tout ça. Vois comme tu réagis! Tu me connais pourtant: tu sais bien que je ne te ferais pas parvenir cette lettre s'il y avait le moindre danger... Réfléchis calmement; l'enquêteur Lamiau n'a pas trouvé l'arme du crime et ne peut pas prouver que c'est toi qui as tué Didier. Certes, c'est à toi que le crime profite mais ce n'est pas une preuve. Quand tu m'as dit que Didier, dans un accès de rage, avait cru t'atteindre en prétendant modifier son testament, je t'ai imaginée réagir avec hauteur, fière. C'est beau, mais c'est trop idiot! Tu ne touches jamais ta pension alimentaire, que tu aies au moins l'héritage! C'est pourquoi j'ai dû assassiner ce jour-là. Sans remords!

Te voilà enfin libérée. Tu pourras créer, créer en paix; finies les entrevues ridicules pour donner des cours à des étudiants désabusés. Finies les commandes de portraits dont les sujets feraient mieux de vivre dans une garde-robe. Finies les caricatures dans les centres commerciaux où les clients se fâchent des résultats - à quoi s'attendent-ils? Finies les retouches de cartes postales anciennes. Fini tout ça. F.I.N.I. Tu vas t'installer dans un atelier clair, ma belle, et tu vas peindre. Quand toute cette histoire sera terminée, nous irons chez le marchand de couleurs, rue des Ursulines, et tu videras sa boutique: les tubes d'huile importés d'Allemagne que tu as toujours achetés avec parcimonie, les pinceaux à quatre poils qui te faisaient rire - «Payer si cher pour quelques brins!» - et qui te faisaient envie, les nouveaux pastels secs qui chantent le printemps, les fusains de toutes les tailles, de toutes les ombres, les toiles rudes, bien tendues, immaculées qui t'attendent depuis toujours. Enfin pour toi.

Tu nous peindras des ciels calmes et roses, des roses pourpres et des lilas blancs, et des oiseaux du paradis qui volent, des champs de maïs comme tes cheveux, des mers inconnues et des vents parfumés. Oh! je te parle de ce que j'aimerais voir: tu le sais, il n'y a que la nature et toi qui puissiez m'émouvoir! Que veux-tu? Je suis de la campagne, moi. C'est peut-être ton côté citadine qui me plaît? Pourquoi pas? Alors, peins-moi des rues bien sales, des édifices dont on ne voit pas la tête, des feux vifs, des bruits de voitures, des ambulances désespérées, des odeurs de bitume fondu, des fenêtres-miroirs aveuglantes et des sirènes d'auto-patrouille. Conduite par l'enquêteur Lamiau? Pour venir m'arrêter? Non, non. Ni aujourd'hui. Ni jamais. Il n'y a pas de preuve. Répète-toi bien cela. Je ne me trahirai pas: je n'en ai pas envie et tu me connais, je fais toujours à ma tête et comme je crois qu'on se trahit parce qu'on le veut bien, parce que la culpabilité empoisonne... Dans mon cas, il ne peut en être question puisque que c'est un acte de charité que j'ai commis en tuant Didier. Charité bien ordonnée commençant par nous-mêmes! Je t'embrasse,

Claude

Ma Laure,

Non, ma chérie, non. Ne te fâche pas. Tu dis que tu ne m'as jamais demandé de tuer ton ex. Je ne le sais que trop, tu n'aurais pas osé pour ne pas m'ennuyer. Mais je te jure que je n'avais pas prémédité le meurtre de Didier quand je t'ai proposé de correspondre à l'aide des pigeons. (Mais reconnais que c'est bien utile aujourd'hui, avec cet acharné de Lamiau!) Seulement, je trouvais cela romantique pour des lettres d'amour. J'ai songé aux pigeons parce que tu les nourrissais rue des Remparts, tous les jours. Et parce que pour moi qui arrivais en ville, c'était les seuls oiseaux qu'il m'était donné de voir... Je ne songeais pas à Didier à ce moment-là. Mais peu de temps après, je l'avoue.

Comment faire autrement? Depuis que je te connaissais, je savais qu'il te tyrannisait. Même si vous étiez séparés, et après tout ce qu'il t'avait fait. Tu es sortie de l'asile brisée. Et je dis bien *asile* et non *centre hospitalier* car l'endroit n'avait rien d'un hôpital... On t'a enfermée comme on enfermait dans le passé (si lointain?): camisole, électrochocs. Pourquoi pas la lobotomie pour corriger une sexualité déviante? Ça m'étonne que ton mari n'ait pas évoqué ce léger et nouveau travers... Qu'il ait seulement parlé de dépression. Et d'agressivité; c'est vrai, tu répondais aux coups. Probablement que ça le gênait... Beaucoup d'hommes rêvent de coucher avec deux femmes à la fois mais ils n'aiment pas vraiment, je crois, que ces deux mêmes femmes couchent ensemble sans eux... Qu'est-ce que ça lui enlevait à Didier? Cette Évelyne que tu as aimée ne voulait pas te ravir à ton époux: tu dis que sa danse comptait plus que tout. J'espère que ta peinture ne comptera pas plus que tout!!! Ton mari n'a peut-être pas accepté que tu pleures une autre que lui. (Là, je le comprends, pour une fois).

Je me demande si ça aurait été pire ou mieux si tu l'avais trompé avec un homme. Nous ne pouvons plus le lui demander. Et je crois qu'il n'aurait pas su répondre. Pas à cette question. Mais à d'autres, sans problème; qu'a-t-il raconté pour qu'on t'interne si facilement? Oui, il était médecin. Et j'ai peur que tu n'aies guère lutté. Oh! n'y vois pas un reproche! Qu'est-ce que je sais de l'internement? Rien. Mais j'en connais les effets: je te revois entrer dans ce restaurant où je déjeunais tous les midis, t'asseoir sur la banquette et lire, lire, relire le menu plastifié en vert, le tourner en tous sens, le palper comme une preuve d'une autre vie. Et ces plats que tu mangeais lentement, très lentement, puis très vite. Tes regards longs, puis furtifs - ne pas fixer, ne pas regarder dans le vide, c'est mauvais signe, mais

Christine Brouillet écrit pour les enfants et les grandes personnes, n'ayant pas encore choisi son camp. Pour quelques romans (*Chère voisine*, Quinze, Prix Robert-Cliche 1982; *Coups de foudre*, Quinze, 1983), elle a opté pour le polar afin d'éviter la tentation autobiographique. Depuis juillet 1985, elle tente de survivre dans la jungle parisienne. Elle signe la chronique «romans policiers» dans la revue littéraire *Nuit blanche*.

comment regarder les autres pour voir comment il faut regarder? Les cigarettes que tu allumais et laissais se consumer. Le briquet qui a roulé par terre. À mes pieds. Nous avons parlé tout de suite. Pareillement seules. Tu répétais sans cesse que tu ne devais pas faire confiance aux inconnus. Mais tu parlais tout de même.

Je ne suis pas allée travailler cet après-midi-là. Je t'ai accompagnée chez Jean-Paul. Jean-Paul, si doux, l'ami de toujours, qui t'avait libéré une chambre en attendant... Malgré sa discrétion, sa façon de t'entourer, Didier a su te retrouver. Pour te persécuter. Je crois qu'il le faisait parce que sa vie n'était pas mieux sans toi. Mais toi, ta vie était mieux sans lui. L'est. Il aurait continué à te hanter si je n'étais pas intervenue. Et son odieuse mesquinerie! Parler de concubinage avec Jean-Paul pour ne pas te verser ta pension alors que tu as quitté l'asile les mains vides! Comment ne pas le tuer? C'était à moi de le faire puisque toi, tu ne le pouvais pas. Toute ma tendresse,

Claude

Ma biche,

Je te le redis: on ne peut rien, rien, rien contre toi. Tiens bon! Bien sûr, l'enquêteur Lamiau te questionnera, mais tu es innocente! C'est l'avantage de notre système judiciaire: l'innocence jusqu'à preuve du contraire... Et prouver le contraire est impossible, alors cesse de te tracasser pour moi. Crois-moi, tout ne se serait pas si bien déroulé si ce n'était pas notre destin. Ton ex s'est laissé saigner comme un agneau... Mille baisers,

Claude

Ma douce,

Pourquoi veux-tu tous ces détails? Oui, je l'ai séduit; c'était la seule manière de l'approcher, de connaître ses horaires, sa vie intime. Imagine qu'il y ait eu une autre femme dans son existence; je devais le savoir. La remplacer et n'être surtout pas dérangée dans mes entreprises. On n'assassine pas comme j'ai assassiné Didier sans quelques préparatifs, tu t'en doutes. Les journalistes ont parlé de boucherie; ils n'avaient pas tort. Et je n'avais pas le choix. Qu'on croie au crime sadique. Votre maison de campagne est tachée de sang. Désolée mais il fallait bien que ça se passe à la campagne, avec vos bêtes.

Tiens, il faisait le coq, ton ex, il chantait même après m'avoir baisée. Il buvait aussi, heureusement. Et s'endormait rapidement. Tu sais que mon entraînement physique me coûte parfois, mais ce matin-là, j'ai été payée de tous mes efforts. Après avoir tué Didier - section de la veine jugulaire à l'aide d'un objet violent non identifié - j'ai volé quelques bricoles, qu'on croie aussi à un meurtre crapuleux, et laissé la barrière de la cour ouverte, bien entendu. J'ai couru jusqu'à la gare où j'avais laissé mes patins à roulettes dans une consigne automatique. J'étais au bureau avant l'ouverture; j'ai bavardé longuement avec le concierge, un brave homme. Au cas où les enquêteurs établiraient mon emploi du temps.

Mais pourquoi le feraient-ils? La seule personne à qui profite le meurtre c'est toi et je m'étais bien assurée que tu étais chez le psychiatre à cette heure matinale. On te «suivait» depuis ta sortie. Ton psychiatre témoignerait de ta présence dans son bureau. Les flics le croiraient; où irait-on s'il fallait mettre en doute les paroles des psychiatres? On a cru le D^r Germain. Donc, ce n'est pas toi qui as tué Didier entre six et huit heures du matin. Entre le moment où tu as quitté Jean-Paul et ta rencontre avec le psy. On ne peut rien contre toi. Ni contre moi. Même si l'enquêteur Lamiau semble perspicace. Il est venu me voir trois fois mais, malgré le danger qu'il représente, il n'est pas antipathique. Mais pourquoi les flics devraient-ils être antipathiques? À toi,

Claude

Ma pauvre chouette,

Il ne faut pas t'en faire parce qu'on m'a longuement interrogée. Je ne me trahirai pas; je répète la même chose pour la dixième fois. Oui, c'est vrai, Lamiau me talonne. Je te l'ai dit: il est intelligent. Il croit plus ou moins au crime sadique ou crapuleux - le vol de babioles était peut-être superflu. Mais quelles que soient ses convictions, il ne peut t'accuser, *because* alibi... Alors, il fait son boulot, il cherche autour de toi. Il ne peut pas remarquer les pigeons sur les toits chez Jean-Paul, et où je suis, il y a plus de pigeons que de gens! De toute façon, notre correspondance touche à sa fin; nous serons bientôt réunies: pas de preuves, pas de témoins, personne à qui le crime profite sauf la veuve, mais ce n'est pas toi... Et on n'a pas trouvé l'objet qui a tranché la veine et marqué le corps. Ça m'étonnerait que cela se produise! Dors tranquille. Celui qui détient l'arme ne peut pas retourner sur les lieux du crime. Baisers, baisers,

Claude

Ma beauté,

Tu veux que je te dise? Lamiau a rangé le dossier avec soulagement. Il n'avait pas vraiment envie de trouver l'assassin après avoir enquêté sur ton mari; il a bien compris que c'était une crapule. On a conclu à un meurtre sadique... Et l'arme qui se balade dans la nature! Au ras du sol le plus souvent! C'est bien que ton ex ait eu envie de jouer les *gentlemen farmers*; vive ses petits moutons blancs qui puent! Je me demande où ils se sont retrouvés après que je leur aie ouvert la barrière. Je ne doute pas que les fermiers des environs les aient accueillis sans honte - puisque personne ne les a réclamés, ce n'est pas du vol, attendons. Mais aucun ne s'en vantera.

Même pas le nouveau propriétaire du mouton à la denture métallique... Eh oui! on fabrique des dentiers d'acier très coupants en Patagonie pour permettre aux ovins de brouter des orties trop dures. Je sais qu'elles sont tendres ici mais l'agneau se fera à son dentier. Ou le perdra. On s'en fout. L'important, c'est que tu me rejoignes vite. Je t'aime,

Claude



Offrez-le
en cadeau.

- Un outil de références.
- Un répertoire unique de ressources.
- Un guide pratique de services et produits.



3.50 \$

(514) 845-4281

376, rue Sherbrooke Est,
Montréal H2X 1E6

SUZANNE BOUCHARD

PSYCHOLOGUE - MEMBRE DE LA C.P.P.Q.

psycho-thérapie, croissance,
thérapie de la famille mono-parentale,
réaction aux séparations,
anxiété et «burn out».

Suite 322

Téléphone
737-5171

5950 Chemin de la Côte des Neiges
Montréal, Qué. H3S 1Z6

NUIT BLANCHE

L'actualité du livre

Bouquiner chez soi...

Nuit blanche? C'est une revue québécoise d'information entièrement consacrée au monde du livre francophone.

Près de 100 commentaires par numéro sur les nouvelles parutions, mais aussi des chroniques personnalisées, des entrevues, des portraits ou articles thématiques, un dossier et des listes de nouveautés.

Un vaste éventail de champs d'intérêts: roman québécois et étranger, essais, science-fiction, poésie, bande dessinée, féminisme, livres pratiques, science, roman policier, ... etc.

84 pages par numéro et 5 parutions par année : de quoi vous permettre de suivre l'actualité littéraire de très près.



... et davantage!

Au sommaire du n° 24, le point sur la nouvelle:

- l'essor de la nouvelle fantastique au Québec depuis 1960 par *Michel Lord*.
- XYZ, un lieu particulier.
- Les bonnes intentions *ou* comment la nouvelle n'est pas un roman qui a tourné court par *Gilles Pellerin*.
- les résultats d'un sondage qui vous permettront de constituer la bibliothèque idéale de la nouvelle.

DES INÉDITS DE

Aude, Marcel Béalu, Claude Bourgeyx, Gaétan Brulotte, Jesús Gardea, Hans Jürgen Greif, Suzanne Jacob, Jean Munro, Bernard Simeone, Virgil Tanase.

Abonnez-vous! 5 numéros par année

Remplir le coupon d'abonnement et joindre un chèque au montant de 12.50 \$, à l'ordre de **Nuit Blanche**.
Expédier le coupon réponse et le chèque à l'adresse suivante:

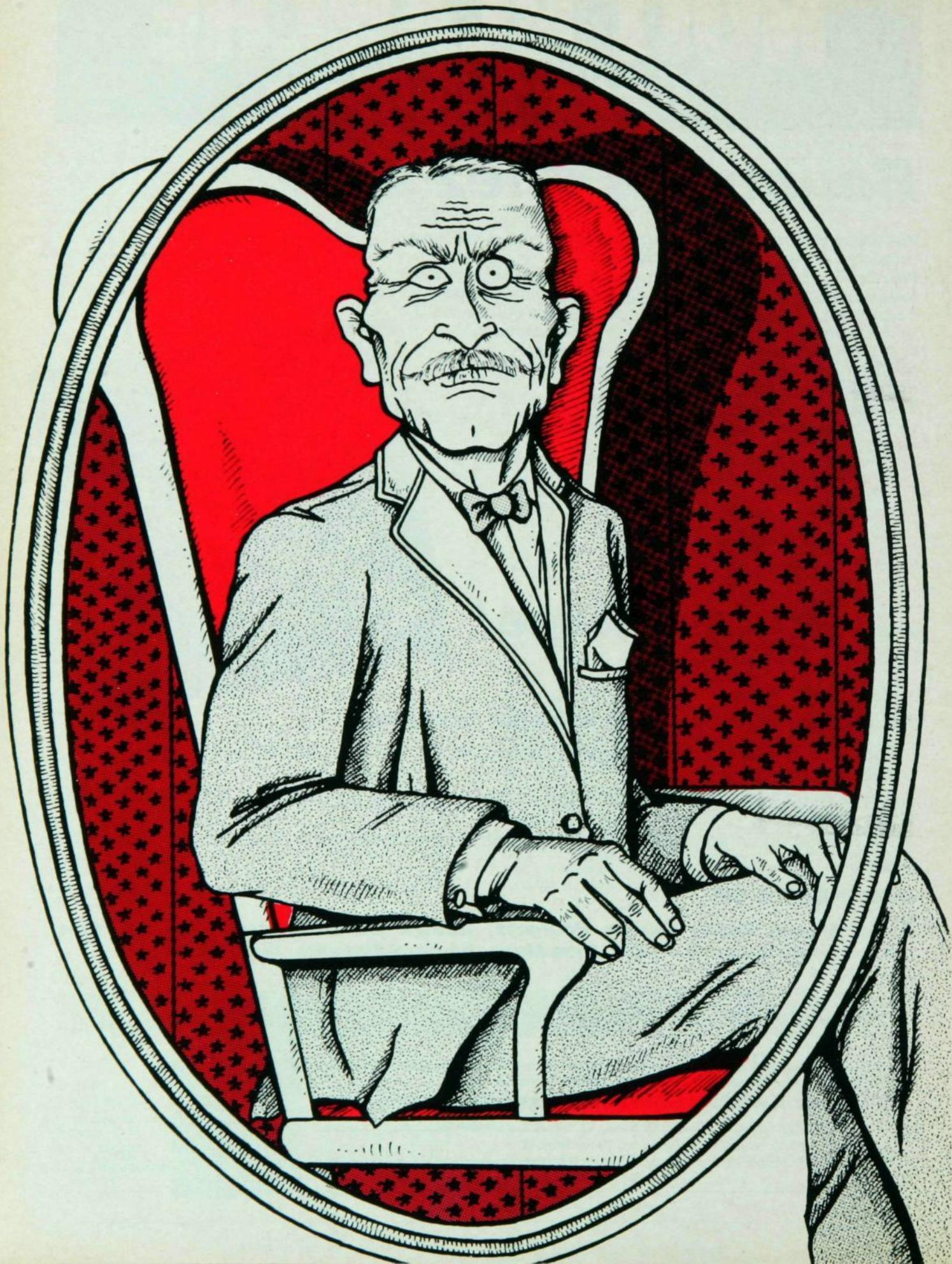
NUIT BLANCHE 1026 rue St-Jean, bureau 303 Québec G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____ APP. _____

VILLE _____ PROVINCE _____

CODE POSTAL _____ TÉL. _____



L'IMPRÉVISIBLE

par Diane-Monique Daviau

Les problèmes ont commencé le jour de ma naissance, il y a maintenant trente-cinq ans. Ce jour-là, mon père crut offrir à ma grand-mère Alexandrine le plus beau de tous les cadeaux en lui annonçant qu'elle avait enfin une petite-fille. Et il est bien possible que la nouvelle de ma naissance ait été pour grand-mère le plus grand de tous les présents imaginables. Elle souhaitait en effet depuis longtemps la présence d'une fillette dans sa vie, elle qui n'avait mis au monde que des fils et vivait depuis toujours dans un monde d'hommes. Mais je n'ai jamais pu m'empêcher de penser que la nouvelle de ma naissance avait peut-être été, pour ainsi dire, la cause de sa mort.

Le jour où je suis née, Alexandrine fêtait en compagnie de ses vieilles amies son soixante-sixième anniversaire de naissance. Lorsque mon père lui apprit la nouvelle au téléphone, grand-mère se rendait à la cuisine chercher le gâteau qu'elle avait elle-même décoré de soixante-six bougies roses. Mon père, chaque fois qu'il raconte cet épisode, dit que sa voix sonnait bien, qu'on sentait la joie à l'autre bout du fil et que la dernière phrase de grand-mère avait été: «J'ai bien hâte de la voir, cette petite!»

Pourtant, une heure plus tard, mon père recevait un coup de fil d'une des amies de grand-mère: Alexandrine était morte subitement, quelques instants après le coup de téléphone de mon père. Ne la voyant pas revenir avec le gâteau, une amie était allée à la cuisine. Grand-mère gisait là, sur le sol, comme si elle avait senti venir la mort, s'était préparée pour la recevoir convenablement: elle n'avait pas l'air d'être tombée, mais plutôt de s'être allongée sur le plancher. Sur ses jambes déceintement collées l'une contre l'autre, elle avait rabattu sa jupe qui ne présentait pas le moindre faux pli. Les mains croisées sur son corsage en soie impeccablement ajusté, elle semblait sourire. On aurait dit qu'elle venait tout juste de se poudrer, de retoucher sa coiffure comme elle le faisait, paraît-il, chaque fois que grand-père sortait l'appareil photo.

Lorsque mon père arriva le soir à la maison de grand-père, celui-ci venait à peine de rentrer de sa promenade quotidienne. En apprenant la mort d'Alexandrine, il entra, comme mon père nous l'a raconté si souvent, dans une colère épouvantable. Distribuait aveuglément les coups autour de lui, il ne cessait de crier: «Elle a fait ça! Elle a osé me faire ça! Elle n'avait pas le droit de faire ça! Elle a fait ça!» On ne put le calmer et la crise dura plusieurs jours.

Après l'enterrement, mon grand-père s'enferma chez lui et refusa de voir qui que ce soit. Dans les jours qui suivirent, il fit venir le jardinier et lui ordonna de s'occuper désormais des repas du soir, qu'il comptait prendre seul dans sa chambre. Tout le reste du personnel – mon grand-père Augustin était un homme immensément riche – fut congédié sur-le-champ et tous les ponts furent coupés entre Augustin et ses enfants. On ne sut jamais pourquoi il choisit de garder près de lui un jardinier un peu niais, à moitié sourd, largement porté sur la bouteille et terriblement mesquin.

Trois mois jour pour jour après la mort d'Alexandrine, on trouvait mon grand-père dans sa chambre, un poignard planté

dans la poitrine, la mâchoire crispée, les poings si fortement serrés qu'on dut lui briser les jointures pour retirer les documents qu'il tenait dans ses mains.

Je n'ai pas connu mon grand-père, je ne l'ai jamais vu autrement qu'en photo, il n'a jamais voulu, au cours de ces trois mois où mon père s'est présenté chaque jour chez lui, ni le recevoir, ni lui parler même à travers la porte, et il a toujours refusé qu'on lui présente l'enfant.

Sur les photos de famille que nous possédons, il trône la plupart du temps dans un fauteuil à oreilles autour duquel ma grand-mère et ses trois fils se tiennent dans une pose figée et soumise. Mon grand-père a l'air sévère, austère. Dans la collection de daguerréotypes appartenant à l'aîné des fils, mon oncle Timothée, j'ai vu un jour un portrait de famille sur lequel mon grand-père, assis dans une bergère Louis XV, regarde fixement devant lui. Je trouvais qu'il avait un regard dur et je l'ai dit à mon oncle. Mon père a plissé le front et s'est penché sur la photo. Il se souvenait du jour où elle avait été prise.

Ma grand-mère venait d'avoir cinquante ans. Mon oncle Timothée, croyant qu'il était temps de s'opposer à l'autorité abusive de son père, avait décidé de réaliser l'incroyable vœu de ma grand-mère, posséder un sac à main, et il lui avait offert un petit sac en cuir pâle qui ressemblait à une aumônière de première communiant. Mon grand-père entra alors dans une terrible colère, s'empara du sac et le jeta par la fenêtre. «Votre mère n'a nul besoin de cette chose ridicule, s'était écrié mon grand-père. Si je croyais qu'il lui faut un sac, je lui en aurais offert un moi-même depuis longtemps! Est-ce qu'elle manque de quoi que ce soit? Elle possède plus de fourrures que quiconque en ville. Ne me refaites plus jamais ce coup-là! Je ne veux pas la voir cette chose à la main. C'est moi qui ai l'argent, ici, c'est moi qui paie, ici! Tant que je vivrai, il n'y aura pas de sac à main dans cette maison, vous m'entendez? Et toi, avait-il dit en se tournant vers Alexandrine, cesse sur-le-champ de pleurnicher!»

Ma grand-mère s'était arrêtée d'un seul coup et avait baissé la tête. Puis, le photographe était arrivé, puisque l'on fêtait l'anniversaire de ma grand-mère et qu'il fallait prendre une photo, et mon grand-père avait pris place dans un fauteuil large et profond à joues pleines, ma grand-mère à sa gauche, debout, une main sur le dossier, et dans l'autre un petit mouchoir de dentelle sur lequel elle referme son poing.

Grand-père, comme ses deux frères, d'ailleurs, avait épousé une femme qui était sa cadette de trente ans: parce que les hommes, chez les Rougier, vivent tous centenaires. Et parce que... Mon grand-père est mort à 96 ans. Malgré sa solide

Née à Montréal en 1951, **Diane-Monique Daviau** a publié jusqu'à présent *Dessins à la plume*, en 1979 (Hurtubise HMH), *Histoires entre quatre murs*, en 1981 (HMH), et quelques nouvelles dans la revue XYZ. Radio-Canada MF a diffusé l'an dernier sa nouvelle *Bonjour, Philippe* et a retenu cette année, pour son 2^e concours, *Annelie, mon coeur*. Elle a participé à un ouvrage collectif, sur l'amour, à paraître aux Quinze à l'automne 86. Enfin, en plus de collaborer au *Devoir* et à *Liberté*, elle enseigne la littérature allemande à l'Université de Montréal.

constitution, il n'a pas atteint le chiffre magique. Car Augustin, lui, n'est pas mort d'une mort naturelle.

Le jardinier, c'est ainsi que mon père commence toujours cette histoire, était accroupi au milieu d'une plate-bande et binaït à la serfouette. Soudain, le bruit d'un meuble projeté contre le sol le fit sursauter. Il courut vers la chambre de mon grand-père et appela. Puis, il entendit à nouveau un tapage épouvantable, une série de bruits confus, violents, tiroirs projetés contre les murs, objets tombant sur le sol et, à travers ces bruits désordonnés, la voix de mon grand-père qui hurlait: «Non! Je ne veux pas! Non! Je ne veux pas!» Le jardinier martela la porte à coups de poings et de pieds et supplia mon grand-père d'ouvrir. N'obtenant pas de réponse, il courut chez le voisin chercher du secours.

Lorsqu'on enfonça la porte, on découvrit grand-père baignant dans son sang. La pièce était sens dessus dessous. La commode gisait en travers du lit, les tiroirs fracassés étaient éparpillés un peu partout dans la chambre et des feuillets déchirés ou froissés jonchaient le sol dans un désordre total.

Le jardinier cria au meurtrier et au vol et les fils d'Augustin pensèrent que le coupable pourrait bien être justement ce petit soûlard hypocrite qui vidait les bouteilles de grand-père en cachette et coupait des fleurs à la dérobee pour aller les vendre au marché.

Mais l'enquête, qui ne fut pas bien longue, révéla une tout autre histoire.

Grand-père, convaincu qu'il allait, à cause de la différence d'âge entre eux, mourir beaucoup plus tôt que sa femme, avait, peu de temps après son mariage, «planifié» le veuvage de ma grand-mère. Persuadé qu'Alexandrine n'était pas en mesure de comprendre quoi que ce soit aux responsabilités qu'elle aurait à assumer, il avait préparé des piles et des piles de documents prévoyant toutes les situations auxquelles sa femme pourrait avoir à faire face, allant de l'entreposage d'un manteau de fourrure à la vente de leur propriété, passant par la réparation des appareils ménagers et l'achat d'un animal domestique. Il s'était procuré tous les documents à l'avance, avait fait une copie de chacun, avait inscrit sur chacune des copies tous les renseignements qu'Alexandrine aurait à fournir ou à exiger et avait indiqué, sur chaque copie, le nombre de données qu'Alexandrine devait en tout et partout transcrire sur le document original. Rien n'avait paru trop simple aux yeux de mon grand-père, et j'ai chaque fois fondu en larmes lorsque mon père précisait, en racontant cette histoire, que là où, sur les documents, apparaissaient les mentions *nom* et *prénom*, mon grand-père avait cru devoir noter: «Ici, tu écris *Rougier*, là tu écris *Alexandrine*.» Et puis venait la date de naissance ou, ce qui représentait une difficulté bien plus grande, l'âge, car elle se devait d'en tenir compte, l'âge de ma grand-mère changerait chaque année. Mon grand-père ne pouvait donc inscrire tout de suite un chiffre, mais il avait dressé deux colonnes de chiffres auxquelles elle

n'avait qu'à se référer: «Nous sommes en 1915, tu as 30 ans; si l'année est 1916, tu as 31 ans; si l'année est 1917, tu as 32 ans.» Et ainsi de suite jusqu'en 1985. Après cette date, je suppose qu'il imaginait qu'elle serait morte.

Et parce qu'on ne peut tout prévoir et qu'il lui fallait planifier l'imprévisible, mon grand-père Augustin loua dans une banque suisse un coffre dont il paya la location jusqu'en 1985. Et dans ce coffre, il déposa trente paquets contenant chacun trois lingots d'or, un petit, un moyen et un grand, le petit glissé dans un étui de feutre vert, le moyen dans un rouge, le grand dans un bleu. Ainsi Alexandrine, quoi qu'il arrive, ne connaîtrait jamais «la gêne et la dépendance», comme l'avait écrit mon grand-père dans une lettre accompagnant le tout. Si jamais, par de mauvaises transactions, elle réussissait, malgré la prévoyance de son mari, à mettre peu à peu en péril la sécurité de la famille Rougier, elle aurait la surprise, dans sa soixante-dixième année, tel était l'accord passé avec la banque, de recevoir un colis de Suisse. Et chaque année, sans savoir combien de fois cela se répéterait, Alexandrine recevrait ses trois lingots d'or, un petit, un moyen et un grand, et la terre pourrait bien s'arrêter de tourner, la femme d'Augustin était à l'abri de tout souci.

Ce qui ne devait pas se produire cependant arriva, grand-mère mourut avant son mari, et tous les arrangements de grand-père s'avèrent vains.

Il voulut probablement, trois mois après la mort d'Alexandrine, détruire les documents devenus inutiles et prendre de nouvelles dispositions concernant le coffre. Il ouvrit l'armoire en chêne restée si longtemps fermée à clef, fouilla dans la paperasse et entra dans une colère terrible, profonde, noire, en découvrant que ma grand-mère, depuis une trentaine d'années déjà, veillait aux affaires de la famille, complétait les transactions de grand-père, corrigeait des états financiers remplis d'erreurs étonnantes, rectifiait des chiffres, des dates, et imitait sa signature; en se rendant compte que sans cette supervision discrète et efficace, il aurait, depuis longtemps, perdu à peu près tout ce qu'il possédait. Car grand-père avait sombré précocement dans la sénilité, mon oncle Timothée disait en avoir observé les premières manifestations très tôt déjà.

Grand-père ouvre donc l'armoire, fouille dans ses papiers, découvre la terrible réalité. J'imagine le choc. Il se croit victime de diaboliques machinations, entre dans une colère folle et saisit un poignard qu'il ne peut diriger que contre soi.

Je pense souvent à cette histoire, j'y repense chaque année le jour de mon anniversaire. J'y pensais chaque fois que mon père, dernier héritier vivant, recevait d'une banque suisse une lettre dont le texte était presque toujours le même. Je revivais toute cette histoire chaque fois que mon père, après avoir encaissé ses lingots d'or, me faisait cadeau - vieux rituel remontant à l'enfance - des trois étuis de feutre si jolis, si doux, un vert, un rouge et un bleu.



Futon décor
5245 boul. St-Laurent
Montréal 277-8731



**DIVAN-LIT COMPLET
FUTON BASE CONVERTIBLE
MOUSSE ET ACCOUDOIRS
299 \$**

A★S★T★R★O★L★O★G★I★E

Pour une plus profonde connaissance de soi et une meilleure orientation sur son chemin de vie.

Claude Meunier
3315, rue Ridgewood bureau 5
Montréal, Qc
H3V 1C2
(514) 341-1370